

avait voulu assister au renouvellement de l'ancienne fondation de Beausse, une des premières de la Providence de la Pommeraye.

Il a offert l'école libre aux bonnes Sœurs, qui instruisent et élèvent les petites filles depuis plus de cinquante ans, et qui ont vu passer aussi dans leur classe les garçons pendant vingt ans. Il a dit ce que serait cette école : la maison de la prière, en même temps que celle de la science. Et il a raconté comment il l'a fait construire. D'aucuns, apprenant le succès obtenu, répètent hautement que la fondation d'une école libre à Beausse est un petit miracle, attendu que Beausse est une paroisse très pauvre, qui n'a point à sa tête une famille influente pour diriger et soutenir tout. Des fermiers, des ouvriers, des pauvres, voilà ce qui la compose... M. le Curé a peint la désolation générale à la nouvelle de la laïcisation. Les encouragements qu'il a reçus de la Révèrende Mère générale : « Construisez; les Sœurs ne sont jamais mortes de faim ! » Les paroles de Monseigneur l'Evêque, qui a envoyé son offrande, avec celle du Comité de l'enseignement libre : « Après l'œuvre des séminaires, placez l'œuvre des écoles chrétiennes. » Vous citerai-je les noms de tous les autres bienfaiteurs ? M. Bordier, maire de Saint-Laurent-du-Mottay, et Mme Bordier, qui font tant de bonnes œuvres dans leur commune et à Beausse, ont donné un billet de mille francs en disant : « Nous donnons d'autant plus volontiers que nous savons que vous n'avez rien. » M. de la Bourdonnaye : « Bâissez; vous seriez la seule paroisse à ne pas le faire ! » M. Arnous-Rivière, qui a adressé, le premier, son offrande; M. de Maillé; M. Panneton; MM. Clémenceau de la Lande; M. Blachez, maire de Montjean; Mlle du Landreau, la bienfaitrice de Beaufort; une communauté de religieux qui donnent si largement dans toute la France, et surtout dans leur pauvre pays de montagnes; une dame, dont le mari défunt a laissé dans le pays un doux souvenir, et qui était un ami et un compatriote de M. le Curé. Les fermiers se sont empressés de faire les charrois; au bout d'un mois, vers la Toussaint, tout était presque fini. Sans la mauvaise saison, les Sœurs auraient pu commencer plus tôt les classes. Il a reçu des secours, également, d'un curé de Paris, ami de collège, qui lui a promis d'autres protections pour l'avenir, au moyen de sermons de charité, et des quêtes organisées par Mme de Maillé, de la Jumellière. Il a dû s'adresser partout, et partout on l'a écouté. Et même d'Amérique on lui a envoyé un bon billet. Ce n'est pas, pourtant, un oncle d'Amérique; c'est un enfant de la paroisse, prêtre sulpicien dans un petit Séminaire de Californie. Les paroissiens eux-mêmes, malgré leur pauvreté, ont voulu donner un peu de leur salaire acquis péniblement : les uns vingt francs, les autres cinq francs, d'autres leur obole, selon leurs moyens, mais d'un si bon cœur. Avec quel attendrissement il nous a conté comment un brave paysan s'y est pris pour donner son billet de cent francs ! Ce bon vieillard, à qui la paralysie a enlevé l'usage de la parole et la liberté de ses mouvements, entendait ses enfants et petits-enfants déplorer le départ des Sœurs. Il fit alors des gestes désespérés et essaya d'écrire avec un couteau sur ses sabots. Impossible de tracer une lettre. Ses enfants, étonnés,